

Rêver à l'envers

Hélène Desperrier

Number 80, 1996

20 ans!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26867ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desperrier, H. (1996). Rêver à l'envers. *Jeu*, (80), 111–113.

Des salles pleines, la rencontre d'animateurs enthousiastes et dynamiques en région, Pierre-Paul Legendre, Wilfrid Joseph, Fernand Villemure pour ne nommer que ceux-là, la critique théâtrale qui suivait la démarche des compagnies.

Enfin, il n'en demeure pas moins que c'est toujours la même passion qui guide mes rêves, la même nécessité de partager avec d'autres artistes et avec le public ma compréhension de l'âme humaine à travers nos sociétés. La conviction profonde que nous sommes des êtres dignes et singuliers. ♦

20-2

Hélène Desperrier

Rêver à l'envers

Je crois avoir compris une chose : à vingt ans, on fait des choix sans réaliser l'ampleur de ce qu'ils entraînent.

Vingt-trois ans de pratique intensive plus tard, de créations et de tournées innombrables, dans des conditions parfois innommables, la carrière est un firmament d'anecdotes, d'événements, de joies, de drames où la vie et le théâtre se mélangent dans un étrange sentiment d'infinité.



Yves Dagenais et
Hélène Desperrier dans
L'affaire est dans le sac
(Théâtre Parminou,
1978).

Comment arriver à parler, en si peu de lignes, de tout ce qui a pu arriver d'important ou d'anecdotique, surtout que l'anecdotique est parfois tout aussi important que l'important ?

Les souvenirs ont le défaut de jeter un regard sur un temps où nous étions plus beaux, plus fous, plus libres. On y voit défiler nos amours, nos amis, des parcours parfois bizarres parsemés de toujours, de promesses, d'abandons et de fidélité. C'est comme rêver à l'envers.

Mais les souvenirs difficiles ont aussi la qualité de se transformer en véritable Festival juste pour rire. C'est curieux comme on peut rire aujourd'hui de ces tournées héroïques des années soixante-dix. Cette tournée beauceronne en camion à lait, couchés sur les praticables dans la boîte du camion, ha ! ha ! ha ! Ou mieux, à Sainte-Anne-des-Monts, cette fois où la roue de notre camion nous a dépassés dans une côte, hi ! hi ! hi ! Ou ces nombreuses années à dormir « chez l'habitant » sur le divan où tout le monde, qu'il le veuille ou non, veille jusqu'à deux heures du matin, ho ! ho ! ho ! T'en rappelles-tu Omer Veilleux de ces tournées dans la ville de Québec à deux sur le volant pour tourner les roues d'autobus ? T'en rappelles-tu Martine de l'indestructible matériel de tournée de Canac-Marquis, ces bases de boom en pneus d'autobus remplis de ciment, ces magnifiques coffres en plywood 3/4 de pouce pour mettre les affiches et les punaises, ces coffres de vaisselle qui nous servait à cuisiner dans les coulisses avant les spectacles ? C'était la glorieuse époque des spectacles sons, lumières et odeurs... de poisson. T'en rappelles-tu Jean-Léon ? Il fallait non seulement voyager, faire le montage, le démontage, parader dans le village et jouer, il fallait aussi cuisiner à tour de rôle et laver la vaisselle.

Les souvenirs ont aussi cette faculté de se bousculer. Quand on les appelle, ils arrivent sens dessus dessous, dans le désordre le plus complet : les amours, les personnages, les amis, les rencontres, le public, les joies, les peines, les peurs, les gloires, le jeu, la vie... Un étrange sentiment d'infinité, je vous dis.

Vingt-trois ans avec la même troupe... coopérative... compagnie... Les années passent irrémédiablement, et cette fidélité, dans la quarantaine avancée, entraîne encore et toujours son lot de questionnements existentiels. Suis-je dans la bonne voie ? Fessé-je trop le même clou ? Mon approche journalistique nuit-elle à ma démarche artistique ou en est-elle le moteur ? Que faut-il dire aujourd'hui, en 1996 ? Suis-je libre ?

À travers tous ces hauts et ces bas, de moi qui ne suis pas une diva, je n'ai qu'une réponse : je reste étonnamment amoureuse de ce qui me fait vivre : le théâtre et les gens qui le rendent vivant.

En pleine production, tout mon esprit et ma carcasse sont à son service. Seuls mon chum et mes enfants me rappellent à la vie..., la bouffe et la bonne bière aussi ! Les projecteurs deviennent mes rayons de lune. Je vis temporairement dans une bulle, et il m'arrive d'oublier les horreurs qui m'entourent même si c'est parfois d'elles que je parle sur scène. Je me rappelle avoir créé un spectacle sur la torture en Amérique

latine au moment où je portais mon fils dans mon ventre. La vie volait la vedette à la mort qui rôdait autour de nous. Il en est ainsi du théâtre, il prend parfois toute la place, jusqu'à ce que nous décidions de retourner à la vraie vie pour mieux le nourrir. ♦



Le Théâtre Parminou en 1980. De gauche à droite : Daniel Jean, Maureen Martineau, Jean-François Gagnon, Luc Thériault, Hélène Desperrier, Michel Cormier, Odette Lavoie, Jacques Drolet, Martine Beaulne, François Roux, Carole Aveline, Nicole-Éva Morin et Jean-Léon Rondeau. Photo : Bertrand Sylvain.

20-3

Jean-Léon Rondeau

Sans filet

Comment isoler une seule expérience entre toutes lorsqu'on a consacré sa vie professionnelle au théâtre... ? *A priori*, je dois dire que ces vingt-deux dernières années ont été traversées de moments heureux, intenses, incomparables. Mais si je soupèse tous les souvenirs qui m'arrivent en vrac et qui sont associés au théâtre, deux moments charnières se démarquent nettement, deux pôles devrais-je dire, dont les similitudes sont troublantes.